

Georges et Marie-Gisèle Gantémoufflon dorment paisiblement dans le grand lit grassement édredonné de leur chambre à coucher. La nuit est très avancée. Rien ne bouge dans la pièce, ni l'armoire Louis quelque chose, qui bouge d'autant moins qu'elle est fausse, ni le fauteuil et les chaises du même Louis que l'armoire, ni même les milliers de papillons qui essaient de remuer leurs ailes en déployant une énergie tout à fait imbécile, puisqu'ils sont tous peints sur le papier collé au mur. Donc tout dort.

Soudain le silence qui entoure le sommeil des époux est brisé par un bruit de pas inquiétant, qui semble venir de derrière la porte de la chambre (qui n'est autre que la porte d'entrée puisqu'elle sépare ladite chambre du palier). Marie-Gisèle Gantémoufflon se réveille en sursaut.

MARIE-GISÈLE (retenant sa respiration, très inquiète). Georges !

GEORGES (dans un demi-sommeil). Hein...

MARIE-GISÈLE. Georges, tu as entendu ?

GEORGES (dans un tiers de sommeil). Qu'est-ce qu'il y a ?

MARIE-GISÈLE. Tu n'as pas entendu ?

GEORGES (dans une miette de sommeil). Quelle heure est-il ?

MARIE-GISÈLE. Ne me dis pas que tu n'as pas entendu !

GEORGES. Si, j'ai entendu que pour la cinquième fois tu me demandes si j'ai entendu.

MARIE-GISÈLE. Georges, j'ai entendu des pas... des pas, là, derrière la porte.

GEORGES. Des pas ? Quels pas ?

MARIE-GISÈLE. Des pas qui couinent, puis qui crissent, puis qui recouinent.

GEORGES. Qui recouinent ?

MARIE-GISÈLE. Oui, comme s'ils se reprochaient d'avoir crissé... et puis...

GEORGES. Et puis ?

MARIE-GISÈLE. Et puis ils, après ils ont hésité entre crisser et couiner.

GEORGES. Tiens donc ! Et qu'est-ce qu'ils ont fait ?

MARIE-GISÈLE. Ils ont crouiné.

il entre →

GEORGES. Et c'est pour ça que tu me réveilles à trois heures et demie du matin, pour des pas qui crouinent !

MARIE-GISÈLE (*apeurée, se protégeant derrière les draps*). Georges, crois-moi, un pas qui crouine, c'est un pas qui a quelque chose derrière la tête.

GEORGES (*complètement sorti du sommeil et un tantinet excédé, se redresse sur ses avant-bras*). Marie-Gisèle ! Les Gantémouflon fabriquent des escarpins, mocassins, bottes et souliers à semelles double piqûre depuis que la poulaine n'est plus à la mode, c'est-à-dire depuis Louis X le Hutin, bien ; on m'appelle tous les jours pour résoudre les problèmes de peinture des grands de ce monde, je suis capable de reconnaître à cent mètres, les yeux bandés et par mauvais temps, une chaussure qui plisse, qui coince, qui craque ou qui baille, une pantoufle qui souffle ou une espadrille qui braille, alors ce n'est pas quand même à moi, Georges Gantémouflon, que tu vas apprendre si un pas a quelque chose derrière la tête ou non.

*il sort*  
Il éteint, replonge dans le sommeil et dans son oreiller. A peine s'est-il endormi que l'on entend à nouveau des pas qui rôdent derrière la porte. Marie-Gisèle sursaute, elle allume. Les pas s'arrêtent.

MARIE-GISÈLE. Georges ça recommence ! Cette fois ça craque-pouite... C'est très mauvais signe...

GEORGES. Marie-Gisèle, est-ce que tu veux ma ruine ?

MARIE-GISÈLE. Mais enfin Georges, tu es sourd ou quoi ? Ça sent le patibulaire à plein nez... Fais quelque chose.

*il revient*  
GEORGES. Réponds-moi ! C'est ma faillite que tu veux ! Tu sais pourtant à quoi tient la réussite de la chaussure Gantémouflon ! A mon sommeil ! Si je ne dors pas, je chausse mal et si je chausse mal, je n'en dors pas la nuit et en un mois c'est la crise, le krach.

MARIE-GISÈLE. Et qu'est-ce que tu préfères la crise, le krach ou la vie ?

GEORGES. Puisque je te dis, il n'y a personne derrière cette porte !

MARIE-GISÈLE. Alors qu'est-ce qui craquepouite depuis dix minutes ?!

GEORGES. Je ne sais pas moi, un chat, un rat, le chauffage.

MARIE-GISÈLE. Non Georges, le chat miaule, le rat gratte et le chauffage goutte.

GEORGES. Bon, alors c'est peut-être notre voisin M. Sifondubar !

MARIE-GISÈLE. Tu sais bien que M. Sifondubar est beaucoup trop bien élevé pour craquepouiter... surtout à cette heure-là !

GEORGES. C'est dans ta tête Marie-Gisèle ! DANS TA TÊTE !

MARIE-GISÈLE. Et dans la tienne qu'est-ce qu'il y a ? Rien ! Tu ne vois rien, tu n'entends rien, tu ne lis rien, même pas les journaux ! Si tu lisais au moins les journaux, au lieu de vivre dans les pieds des autres, tu saurais que depuis trois mois il y a dans cette ville, à partir de minuit, un cambriolage criminel toutes les deux heures !

GEORGES (*regardant son réveil*). Bon, bah on a encore vingt minutes.

*il repart*  
Il se recouche. *telle repart*

~~MARIE-GISÈLE (*se levant*). Non, là c'est trop.~~

~~GEORGES. Qu'est-ce que tu fais ?~~

~~MARIE-GISÈLE. Je me lève.~~

~~GEORGES. Pourquoi ?~~

~~MARIE-GISÈLE. Comment pourquoi ? Cela fait dix minutes qu'un sadique double chromosomé, assoiffé de sang, rôde devant notre porte et la seule chose que tu trouves à me dire c'est que ta famille a connu Louis X le Hutin. Et tu voudrais que je partage une seconde de plus ta couche ? Non !~~

~~GEORGES. Marie-Gisèle !~~

~~MARIE-GISÈLE. Il n'y a plus de Marie-Gisèle, Georges ! Les taies me tombent des yeux.~~

~~GEORGES. Les quoi ?~~

~~MARIE-GISÈLE (*se dirigeant vers l'armoire qu'elle ouvre*). Les taies !~~

GEORGES. Qu'est-ce que tu cherches exactement ? A me ruiner, à me réduire à la famine, à ce que je mange des miettes de topinambours sur des tapis usés ?

MARIE-GISÈLE (*tout en remplissant sa valise des affaires qu'elle sort de l'armoire*). Quand je pense que j'ai perdu mes dix plus belles années à tes côtés, à côté d'un vendeur de tatanes, car tu n'es qu'un vendeur de tatanes, un soldeur de pompes qui au premier assassin venu lui largue sa propre femme ! Moi, une Moisson-Fleurie-Pintade ! Parce que ma famille aussi figure-toi, elle a connu Louis X le Hutin, seulement, nous, les Moisson-Fleurie-Pintade on ne leur vendait pas des groles aux rois, on les éduquait ! C'est un Moisson-Fleurie-Pintade qui appris à lire à Pépin le Bref quand il était petit ! Alors c'est pour te dire !

GEORGES. Ça c'est la meilleure ! Comment tu l'as appelé le soldeur de tatanes quand tu l'as rencontré pour la première fois au bal ? Hein ? Comment tu m'as appelé quand je t'ai offert une pantoufle de vair ? Dis-le ! « Mon Prince charmant », tu m'as appelé, alors maintenant ne la ramène pas avec Pépin le Bref parce qu'il ne m'arrive même pas à la cheville Pépin le Bref !

MARIE-GISÈLE. Quoi ! Tu oses insulter un ami de mes parents qui était la générosité même, alors que pour me conquérir tu n'as été capable de m'offrir qu'une pantoufle, même pas la paire ! Et en plus elle ne m'allait pas !

GEORGES. Une pantoufle Gantémouflon, que j'avais faite de mes propres mains, elle ne t'allait pas !

MARIE-GISÈLE. Non, d'ailleurs rien de ce que tu m'as fait ne m'a jamais été ! J'aurais dû écouter ma mère et épouser un des nôtres, un preux !

GEORGES. Tu sais ce qu'ils faisaient avec les mégères de ton cru, les preux, Pépin et les autres, ils les balançaient du haut de leur donjon, et de joie ils se peignaient une croix blanche sur le gonfanon. Est-ce que je t'ai une seule fois balancée du haut d'un donjon ? Réponds !

MARIE-GISÈLE. J'aurais adoré ça !

GEORGES. Tu aurais adoré ça !

MARIE-GISÈLE. Oui j'aurais adoré que tu me donnes une seule fois la seule chose que je désirais vraiment : la poésie ! Galoper sur les plages accrochée à ta selle, manger à pleines dents de la viande crue, crier ton nom sur les dunes, rouler notre désir dans la vague océane, saisir l'aube et le vent, enfin vivre quoi !

GEORGES. Et tous les étés au Touquet-Plage, tu les a oubliés ! Tous nos après-midi en pédalo où je te chantais à perte de voix « Qu'il est beau le soleil, qu'il est beau, qu'il est beau, qu'il est vermeil, il dore notre peau, qu'il est beau », tu les oublies ces moments de joie intense !

MARIE-GISÈLE. Non Georges !

GEORGES. Ah quand même !

MARIE-GISÈLE. Toi en short et maillot de corps sous un parasol, ça ne s'oublie pas ! ça vous marque à vie comme un cauchemar qui vous hante à jamais la rétine !

*il revient, elle le suit*  
On entend à nouveau les pas qui font craquer de façon lugubre le plancher derrière la porte. Marie-Gisèle et Georges se figent. Les pas s'arrêtent.

MARIE-GISÈLE. Alors on fanfaronne moins maintenant ! Eh bien qu'est-ce que tu attends ?

GEORGES. Comment, qu'est-ce que j'attends ? !

MARIE-GISÈLE. Pour aller voir, pour sortir, pour te battre.

GEORGES. Pourquoi veux-tu que j'aille me battre avec le concierge que tu as réveillé avec tes cris d'autruche !

MARIE-GISÈLE. Le concierge ! J'en étais sûre ! Tu nies l'évidence, même la tête sur le billard...

GEORGES. Sur le billot.

MARIE-GISÈLE. Non... sur le billard. ~~On n'est plus au Moyen Âge.~~ Je vois clair tout à coup, tu m'apparais enfin tel que tu es ! Après dix ans de mariage tyrannique, je découvre ton vrai visage : une bouillote de lâcheté tiède ! et il aura fallu qu'il y ait menace en la demeure !

GEORGES. Péril.

MARIE-GISÈLE. Quoi ?

GEORGES. Péril en la demeure.

MARIE-GISÈLE. Non. Menace ! C'est fini l'étouffement Georges, à partir d'aujourd'hui, je suis libre, je respire, ma langue est à moi et je dis : « menace en la demeure » ! et si tu n'es pas content c'est du semblable au même...

*Elle commence à faire sa valise.*

GEORGES (*la traînant vers le miroir*). Regarde-toi dans la glace et dis-moi qui à part une erreur de la nature aurait pu t'épouser.

MARIE-GISÈLE (*jetant à terre le miroir*). Voilà ce que j'en fais de ta glace !

GEORGES (*bondissant sur le lit pour atteindre le bibliothèque qu'il vide intégralement*). L'annuaire, où est l'annuaire ?

MARIE-GISÈLE. C'est ça, vas-y, appelle un docteur pour me faire enfermer, lâche !

GEORGES. Un docteur ! Prétentieuse ! J'appelle un vétérinaire.

MARIE-GISÈLE. Maman, pardon maman, tu m'avais pourtant prévenue, pardon maman.

*Elle lui jette sa valise au visage.*

GEORGES (*ouvrant sa valise et jetant à la volée les affaires de Marie-Gisèle*). Tu m'as détruit, mais je ne te laisserai pas massacrer l'appartement que j'ai payé de mes mains grâce aux chaussures Gantémouflon.

MARIE-GISÈLE (*hagarde, assise par terre*). Georges, même la plus petite des fourmis jaillit hors de la fourmilière lorsque sa femelle est en danger... Crois-moi un homme qui n'est même pas une fourmi pour sa femme, c'est lamentable.

*On entend à nouveau les pas grincer, cette fois ils sont étrangement plus présents, plus dangereux. Marie-Gisèle se retourne fixant la porte, Georges s'immobilise sur le lit et le dernier livre lui tombe des mains. Ses yeux s'agrandissent, il a manifestement peur.*

MARIE-GISÈLE. Voilà, c'est fini.

GEORGES. Non... Bon... Pour te faire plaisir, mais vraiment pour te faire plaisir, je vais appeler la police...

MARIE-GISÈLE (*se relevant*). Ah ! Sûrement pas ! C'est trop facile, au moindre assassin, hop, on appelle la police ! Et puis je suis encore ta femme non, tu ne supporterais pas que des policiers me voient dans cet état !

*Elle arrache le téléphone et le brise par terre.*

GEORGES (*au comble de la rage*). Tu sais Marie-Gisèle, il y a quelqu'un que j'envie, c'est le tueur qui va rentrer ici et t'étrangler, je ne sais pas ce que je donnerais pour être à sa place.

MARIE-GISÈLE. Un assassin, si au moins tu étais un assassin ! Rien qu'un petit tueur, j'éprouverais enfin un frisson avec toi...

GEORGES (*se dirigeant vers la table de nuit*). Là, tu as été trop loin, la coupe est pleine.

*Il ouvre un tiroir et en sort un couteau, puis se dirige vers Marie-Gisèle.*

MARIE-GISÈLE. Regarde ma peau... elle ne frissonne pas, elle rigole !

*On entend deux pas, puis des coups sourds à la porte, Georges se pétrifie, il lâche son couteau. Marie-Gisèle terrorisée court dans les*

*bras de Georges, tous deux regardent la porte, la poignée remue deux fois.*

MARIE-GISÈLE. Georges, je te demande pardon.

GEORGES. Non, c'est moi.

MARIE-GISÈLE. Tu m'aimes ?

GEORGES. Oui mon cœur, sans toi je ne suis rien.

MARIE-GISÈLE. Tu es ma fourmi tu sais.

GEORGES. Je suis vraiment ta fourmi ?

MARIE-GISÈLE. Mais oui mon chéri.

GEORGES. Merci.

MARIE-GISÈLE. Georges, j'ai peur.

GEORGES. Je suis là, ma vie.

*La poignée tourne encore deux fois, puis après deux coups sourds la porte tourne violemment sur ses gonds, Georges et Marie-Gisèle poussent un cri. L'homme a une casquette et un costume bleu gris où sont brodées les lettres S.R.C.*

L'HOMME. Messieurs dames : « Service de Réanimation des Coupés. » (*Il sort un petit carnet et inscrit quelque chose.*) Ça fait trois cents francs. Si vous voulez bien signer là.

GEORGES. Trois cents francs ?!

L'HOMME. Oui monsieur, c'est le tarif de nuit.

MARIE-GISÈLE. Mais nous sommes abonnés.

L'HOMME. Je sais bien ma petite dame, mais après deux heures du matin c'est pour tout le monde pareil... vous savez c'est pas moi qui fais les prix.

GEORGES. Bien sûr. (*Il va chercher son chéquier.*) Vous voulez boire quelque chose ?

L'HOMME. C'est pas de refus. La soirée a été dure. Je viens de faire un docteur qui ne parlait plus à sa femme depuis dix ans. J'ai cru que j'y arriverais jamais. (*Marie-Gisèle lui tend un verre de vin.*) Merci... Ça c'est débloqué d'un seul coup... une belle scène... Il a fini par l'assommer d'un direct du gauche... C'est déjà pas si mal... ils ont repris contact, ça peut très bien repartir entre eux quand elle se réveillera. Pour vous comme ça se passait bien, et ça fait toujours

---

plaisir quand ça accroche, je vous ai fait 125 pas au lieu de 100 et je vous compte pas le supplément.

MARIE-GISÈLE. C'est très gentil.

*Georges signe la facture.*

L'HOMME. Laissez donc, allez... Messieurs dames, tous mes vœux et à la prochaine !

*Il sort.*

MARIE-GISÈLE. Il est très bien.

GEORGES. On a vraiment bien fait de s'abonner à cette maison.

MARIE-GISÈLE. Oui, ils ont non seulement un personnel qualifié, sérieux, mais en plus il présente bien.

GEORGES. On va se coucher mon amour.

MARIE-GISÈLE. Oui, mon amour.

*Les yeux dans les yeux, Georges et Marie-Gisèle Gantémouflon plongent dans le lit.*

## MARCHÉ COMMUN

de Jean-Michel Ribes,  
a été créée à Bobino en 1980,  
par Jacques Villeret.